

Profession de foi d'un Français

Martial Bellinger

Number 37, May 1964

Cinéma américain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bellinger, M. (1964). Profession de foi d'un Français. *Séquences*, (37), 21–23.

profession de foi d'un français

Martial Bellinger

Dévoué à la culture cinématographique, dirigeant de ciné-clubs dans l'est de la France, directeur du bulletin Est-Ciné-club, notre ami Martial Bellinger n'a qu'une passion : le cinéma. Connaissant son amour profond et sincère pour le cinéma américain, nous lui avons demandé de faire ici sa profession de foi.

Affirmer à mes frères canadiens la grandeur du cinéma américain, n'est-ce pas courir le risque de les décevoir quelque peu ? Je sais combien le cinéma français gagne actuellement du terrain dans leur beau pays. Je sais aussi que les films hollywoodiens n'y sont plus tellement prisés par la critique et une partie des cinéphiles. Mais *SEQUENCES* me demande un témoignage pour son numéro américain. Donc, pas d'hypocrisie, soyons net et franc et lançons-nous sans crainte dans la description de nos certitudes.

J'AIME LE CINEMA AMERICAIN qui a enchanté mon enfance. Il m'a fait goûter l'explosive *Soupe*

aux canards des Marx Brothers; il m'a fait vibrer aux exploits de *Robin Hood* et du *Captain Blood* de Michael Curtiz; il a comblé mes rêves de rythmes avec ses *Broadway Melodies*, de saine violence avec des westerns dont le prototype reste dans mon esprit *Texas Rangers* de King Vidor, de pure jubilation avec ses comédies qu'il faudrait citer toutes si *Bringing up Baby* (de Hawks) ne les résumaient toutes . . .

J'ADMIRE LE CINEMA AMERICAIN des années '40 qui me révéla le génie de Welles, le diabolique suspense hitchcockien, la vitalité prodigieuse de Ford, la solidité technique de Wyler . . .

J'AIME TOUT AUTANT celui des années '50 car il emplit mon cœur de la nostalgie d'un Nicholas Ray, de la robustesse libérale d'un Richard Brooks, du lyrisme exemplaire d'un Anthony Mann...

JE VENERE LE CINEMA AMERICAIN des années '60 car il semble avoir donné aux grands maîtres leur période de sagesse et de totale maîtrise. Hitchcock avec *The Birds*, Preminger avec *The Cardinal*, Hawks avec *Hatari*, Welles avec *The Trial* (qui est, bien entendu, un film américain!) Ray avec *King of Kings*, Mann avec *El Cid* ouvrent la voie à Blake Edwards, à Arthur Penn, à Sam Peckinpah et à d'autres talents nouveaux. Inépuisable est la source américaine, riches sont les trésors qu'elle nous offre...

J'AFFIRME QUE LE CINEMA AMERICAIN est le seul qui me donne la sensation d'un "retour aux sources". Alors qu'on l'accuse constamment d'être infantile et commercial, je dis qu'il est le reflet parfait d'une certaine grandeur naïve — naïve dans le bon sens du terme — et que ses nécessités commerciales insufflent à ses auteurs une vitalité, une efficacité, une verdure à nulle autre pareille. Il exprime une réalité nationale. Il n'a pas honte d'être le drapeau propagandiste d'une grande démocratie mais il ne craint pas non plus de

dénoncer sans pitié les tares politiques, racistes ou sociales du pays. Sur ce point, la censure américaine est indéniablement la plus large d'esprit qui soit. Une simple comparaison avec la censure française est accablante pour cette dernière...

JE CROIS EN LA CONTEMPORANEITE DU CINEMA AMERICAIN et en son universalité. Je nie son soi-disant irréalisme car les histoires qu'il nous offre sont dans chacun des genres qui ont fait sa gloire (comédie, western, thriller, fantaisie musicale, drames et mélodrames), et quelle que soit l'époque qu'elles prennent en considération, des portraits de l'Amérique d'aujourd'hui et des problèmes qui l'agitent ou des idéaux des hommes qui l'habitent : problèmes et idéaux que l'on retrouve d'ailleurs sous d'autres cieux.

JE RESPECTE CEUX QUI FONT LE CINEMA AMERICAIN et je refuse ce racisme si répandu contre eux et contre la ville-phare qui les abrite. Hollywood est presque toujours décrit comme un lieu déplaisant ou sans âme, alors qu'elle est une capitale de travail où, depuis un demi-siècle, sont réunis sous la même bannière de talentueux créateurs, techniciens et interprètes. On y trouve peut-être aussi de vils commerçants mais pas plus qu'ailleurs. Seules les dimensions de cette ville hors série font que s'y trouvent am-



El Cid, d'Anthony Mann

plifiés (dans le mauvais sens) des événements qui, ailleurs, paraîtraient normaux.

J'AI BESOIN DES FILMS AMÉRICAINS car ils sont faits par de prodigieux conteurs et joués par des acteurs en pleine possession d'un métier difficile. Quels cinéastes non hollywoodiens savent donner aux fameuses "scènes-à-deux" l'intensité, la force de conviction qui ne cessera jamais de me stupéfier ? Qui me fait mieux approcher l'homme qu'eux ? Qui, mieux qu'eux, peut me donner ce goût de l'Aventure qui fait du film américain un produit merveilleux, un tonique idéal ?

* * *

Je le sens bien, ces quelques lignes hâtivement jetées ne disent que bien mal les mille et une raisons qui font qu'un Français aime

tant les films d'un autre pays. Dois-je ajouter que, sauf exceptions, les productions françaises, en particulier, et européennes, en général, sont loin de m'apporter les mêmes joies. Intellectualisme verbeux et théâtre filmé ne peuvent m'intéresser. Ce qu'on appelle maintenant *cinéma-vérité* ne vaudra jamais la vérité du cinéma. Cette vérité, je le répète, est dans cette approche de l'homme qui est le secret du cinéma américain. Or toute approche des hommes nous rapproche de Dieu et n'est-ce pas là le but que, consciemment ou non, tous cherchent à atteindre ?

Je suis peut-être trop absolu mais je suis convaincu que l'art cinématographique est avant tout américain. La vision de *West Side Story* vient encore de me le prouver. L'avenir le confirmera.